

## LA NATURE HUMAINE.

Si vous , qui êtes mauvais, savez bien donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste donnera-t-il son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent ?

(MATTH. , VII, 44.)<sup>1</sup>.

L'homme est-il naturellement bon, ou mauvais ? porté au bien, ou porté au mal ? question capitale, immense, dont la solution détermine toute la philosophie morale, et qui a de tout temps divisé les moralistes humains. L'homme est naturellement mauvais, disent les uns ; et ils citent à l'appui les crimes, les turpitudes sans nombre qui se retrouvent partout et dans tous les temps, soit chez les peuples sauvages, soit dans les sociétés civilisées ; ils en appellent aux penchants intimes de notre cœur, auxquels il faut

<sup>1</sup> Voir la note de la page 324.

résister pour faire le bien, tandis qu'il suffit de s'y abandonner pour faire le mal; la vertu, disent-ils, est un état de lutte, un état qui a quelque chose de violent, et ce fait seul suffit pour condamner la nature humaine. L'homme est naturellement bon, répondent les autres; et ils allèguent à l'appui les tendances généreuses du cœur humain, les prodiges de dévouement, obscur ou éclatant, enfantés par les affections du cœur; ils en appellent à cette droiture innée qu'il est impossible de méconnaître chez bien des hommes, et qui leur fait sacrifier leurs intérêts à leur devoir. Que si la vertu exige une lutte, un combat, elle n'en est que plus honorable et plus belle pour qui remporte la victoire.

Ces deux opinions peuvent l'une et l'autre se soutenir, sinon avec un succès égal, du moins par des considérations spécieuses, à s'en tenir aux seuls arguments que fournissent la raison et l'expérience; et il serait probablement impossible de trouver à cette question capitale une solution pleinement satisfaisante, si nous n'avions pas, pour nous guider à travers ces ténèbres, la lumière divine de la révélation.

L'Écriture, qui est la parole de Dieu, pose en fait la perversité générale et absolue de la nature humaine; mais en même temps elle explique cette perversité de manière à nous faire comprendre qu'il n'y a rien là d'incompatible avec certaines tendances généreuses de notre cœur. Les paroles de mon texte, en parti-

culier, me paraissent jeter une grande lumière sur cette question; et c'est sous ce point de vue principalement que je me propose de les étudier aujourd'hui. « Si vous, *qui êtes mauvais*, savez bien donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre père céleste donnera-t-il son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent ! » Il y a deux choses dans ces paroles du sauveur. Il y a d'abord, et c'est la pensée principale, une exhortation à la prière et à la confiance en Dieu; mais il y a aussi une déclaration bien significative, quoiqu'elle occupe une place accessoire et que le sauveur l'insinue en quelque sorte en passant, relativement à la perversité humaine.

« Si vous, *qui êtes mauvais*, savez bien donner de bonnes choses à vos enfants..... » Je ne crois pas qu'il y ait dans la bible entière une déclaration qui établisse d'une manière plus formelle, plus absolue, plus éclatante la doctrine de la perversité humaine. Cette doctrine, ou plutôt cette vérité, ressort ici d'autant plus frappante que le sauveur n'a point pour but de l'enseigner, et qu'il s'en sert comme d'un principe hors de toute contestation pour appuyer un autre enseignement; on sent qu'il ne juge pas nécessaire de démontrer la perversité humaine; c'est là pour lui un fait évident, une de ces vérités premières qui ne se démontrent pas, attendu qu'elles frappent les yeux de l'intelligence comme la lumière du soleil frappe les yeux du corps; il ne suppose même pas que ceux

auxquels il s'adresse puissent avoir l'idée de contester cette vérité : « vous qui êtes mauvais, qui le savez, qui le sentez, qui ne pouvez pas songer sérieusement à le nier » — je le répète, dans la pensée de Jésus-Christ, ce n'est pas là une doctrine à établir, c'est un fait patent, c'est un principe, c'est un axiome.

Il y a déjà quelque chose qui étonne à voir le sauveur poser en principe, et comme inutile à démontrer tant elle est évidente, une vérité qui en fait n'est que trop souvent contestée par l'orgueil humain. Mais cet étonnement augmente quand on lit les paroles qui suivent : « si vous, qui êtes mauvais, *savez bien donner de bonnes choses à vos enfants.* » Chose étrange! c'est quand Jésus présente la nature humaine sous un de ses aspects les plus aimables et les plus beaux, l'amour des parents pour leurs enfants, c'est alors qu'il pose en principe que les hommes sont mauvais.

Qui ne connaît, qui n'a souvent admiré, dans les dévouements qu'il inspire, l'amour paternel ou maternel ?

Même dans ses manifestations les moins relevées, même chez les créatures privées de raison, cette affection naturelle, qui n'est alors qu'un instinct, a quelque chose d'aimable et de touchant; mais combien n'est-elle pas plus admirable et plus belle chez les hommes, créés à l'image de Dieu! Votre cœur

peut-il rester indifférent à la vue d'un père qui s'impose volontairement des fatigues et des privations de tout genre, qui consume dans un travail aride les plus belles années de sa vie, qui souvent brave sans hésiter, sur un navire fragile, le danger des vents et des flots, tout cela pour préparer à ses enfants un avenir plus facile et plus doux? Mais c'est surtout chez la mère qu'il faut contempler et admirer cette affection si touchante et si belle : soit qu'elle arrête un regard humide de joie et d'amour sur son enfant brillant de fraîcheur et de santé; soit qu'elle entoure des soins les plus ingénieux et les plus tendres le lit de son enfant malade, épiant et prévenant ses moindres désirs, étudiant avec anxiété, sur son visage altéré, les plus légers symptômes d'aggravation ou de guérison; soit que pour le nourrir elle se condamne pendant de longs mois à une vie toute de renoncement et de fatigues, sans connaître d'autres plaisirs que son amour même, ni d'autre repos qu'un sommeil incomplet et incessamment troublé; soit que pour l'arracher au danger elle se précipite sans réflexion, et avec une sublime déraison, dans l'eau ou dans les flammes : assurément il y a dans de tels dévouements une beauté morale admirable, et malheur à qui pourrait les contempler ou les apprendre, sans que son cœur tressaillit d'émotion et de sympathie! C'est cet amour des parents pour les enfants qui est le lien nécessaire de la société civile, comme

il l'est de la famille : ôtez des relations humaines cet amour-là , et la famille et la société tombent en poussière , s'écroulent comme une maison sans ciment. Amour infatigable et inépuisable , qui résiste à toutes les secousses , à toutes les indifférences , à toutes les ingrattitudes ; qui alors même qu'un enfant prodigue a dissipé sa jeunesse dans le péché et dans l'oubli de ses parents , le reçoit encore les bras ouverts lorsqu'il revient au toit paternel. Assurément , je le répète , une telle affection est quelque chose de bon et de beau ; et sans doute le sauveur , dont le cœur était fait à l'image du nôtre , le sauveur qui pleura sur le tombeau de Lazare , était moins que personne insensible à tout ce qu'il y a de touchant et d'excellent dans l'amour paternel. Et pourtant c'est au moment même où il rappelle cet amour-là et le signale comme une chose bonne , c'est alors qu'il déclare que ce père et cette mère qui savent si bien donner de bonnes choses à leurs enfants , qui sont animés pour eux d'une si tendre affection , n'en sont pas moins des êtres mauvais et pervers : si vous *qui êtes mauvais* , savez bien donner de bonnes choses à vos enfants..... Quel est donc le mot de cette énigme , et comment expliquer une si étrange contradiction ?

La réponse à cette question est facile : il ne faut , pour la trouver , que suivre jusqu'au bout la comparaison qu'emploie ici le sauveur.

En effet , plus il y a de générosité et de puissance

L'oubli de Dieu ! toutes les paroles sont faibles pour caractériser ce péché qui domine et embrasse tous les autres, ce *crime* qui est l'apanage de l'humanité entière. Et pourtant la plupart des hommes n'ont aucune conscience d'un tel crime, ils ne soupçonnent pas tout ce qu'il y a de mauvais et de haïssable dans le fond de leur cœur. Qu'un fils laisse éclater sur son visage des signes de dédain, ou qu'il entretienne dans son cœur des sentiments d'antipathie à l'égard de son père terrestre, ils en seront péniblement affectés comme d'un renversement grave de la loi morale; et ils accorderont volontiers qu'une obéissance purement matérielle est sans valeur, si d'ailleurs le cœur de l'enfant est en état de révolte contre les êtres dont il tient le jour. Et quand bien même il n'y aurait pas de révolte positive, si seulement le cœur de l'enfant est en état d'indifférence — d'indifférence à l'égard du père ou de la mère qui l'a nourri, qui l'a protégé, qui l'a comblé de bienfaits, qui a constamment souffert pour lui depuis sa naissance, et qui ne peut voir sans la douleur la plus amère l'enfant pour lequel il s'est sacrifié ne pas se soucier de lui — cette seule indifférence suffit abondamment pour flétrir à nos yeux celui qui l'éprouve, comme un être pervers et dénaturé. Assurément, il n'est pas un de vous qui ne se sente ému d'indignation quand un père ou une mère est ainsi frustré de cet amour de ses enfants, qui est sa pro-

priété morale, de cet amour auquel il a le droit le plus évident et le plus légitime. Comment donc ne sentiriez-vous pas que le même principe doit trouver son application, avec une tout autre énergie, dans nos relations avec notre père céleste ? que direz-vous donc de cette grande famille humaine qui a rejeté loin d'elle toute affection de cœur pour son père, et qui s'est détournée de lui pour suivre son propre chemin ? n'est-ce donc rien que la race tout entière qui peuple notre globe soit tombée tout au moins dans l'indifférence, dans l'insouciance à l'égard de Dieu ; et que, si elle ne se livre pas contre lui à une rébellion positive, du moins elle ait perdu tout sentiment de ses bienfaits et de son amour ? n'est-ce rien que l'homme, cet être créé et par conséquent dépendant, marche à travers la vie sans se soucier du créateur qui lui a donné la vie et qui l'entretient ; que cet homme qui reçoit de Dieu à chaque instant chaque souffle de son existence, n'ait rien en lui qui aspire après Dieu et qui le cherche ; que cet homme si admirablement constitué dans toutes ses parties par le souverain maître de l'univers, rapporte à lui-même ses facultés physiques et morales comme si tout cela était son ouvrage ; que cet homme comblé depuis son berceau jusqu'à sa tombe des bienfaits de la providence, passe insouciant d'une jouissance à une autre jouissance, sans qu'un seul élan de gratitude le porte vers son divin bienfaiteur ; que cet homme gardé à chaque



instant par la protection toute-puissante de ce Dieu dont le regard veille sur lui, détourne sans cesse ses propres regards loin de Dieu ; que cet homme dont la vue se promène enchantée des splendeurs du ciel aux magnificences de la terre, jouisse de tout cela sans donner une pensée à l'artiste invisible qui a prodigué la couleur à tous ces tableaux magnifiques et allumé tous ces flambeaux splendides ; que cet homme enfin puise à chaque instant la joie dans tout ce qui l'entoure, dans l'affection de ses proches, dans le parfum des fleurs, dans la saveur des fruits, dans toutes les harmonies de la nature, et qu'il vive, respire, aime, sente, agisse, jouisse, tout cela dans un oubli absolu de celui qui l'a entouré de toutes ces jouissances ? Vous qui savez si bien dénoncer l'ingratitude d'un enfant envers ses parents sur la terre, ne trouverez-vous point dans votre vocabulaire moral quelque expression énergique et sévère pour flétrir le crime d'une telle ingratitude envers Dieu ? vous qui sympathisez à l'angoisse d'un père ou d'une mère affligés par l'indifférence de leur enfant, votre cœur ne sera-t-il point pénétré par la voix plaintive de celui qui s'écrie du haut du ciel : « j'ai étendu mes mains, et personne n'y a pris garde ! » Hélas ! il existe une léthargie morale qui s'est emparée de l'humanité entière ; et nous sommes devenus insensi-

<sup>1</sup> Prov., I, 24.

bles à ce crime qui aux yeux des anges paraît énorme, le crime de créatures qui désavouent leur créateur, et d'un monde qui a oublié son Dieu !

Comprenez-vous maintenant comment le sauveur, tout en accordant qu'il y a chez les hommes une chose bonne qui est l'amour paternel, a pu cependant les déclarer tous en masse mauvais et pervers ? Il venait de quitter ces demeures bienheureuses et saintes, où le mal moral apparaît dans toute sa laideur et son énormité. Il descendait du ciel, où naguère il contemplait la puissance et la tendresse de cette affection paternelle, qui du trône de Dieu rayonne au loin sur toutes ses créatures : et maintenant, mêlé aux habitants de la terre, il voit de près l'ingratitude et l'indifférence que les créatures opposent à un tel amour. Empreint comme il l'était de l'esprit de cette famille céleste qu'il venait de quitter, il ne pouvait pas porter sur les familles de la terre un autre jugement que celui qui est écrit dans notre texte. Il ne pouvait pas ne pas rendre hommage à l'amour des parents pour leurs enfants, vertu admirable qui embellit le caractère de Dieu lui-même, et qui se retrouve encore partout chez les hommes, survivant à notre déchéance morale sous la forme d'un instinct généreux et impérissable. Mais plus il admirait l'amour des parents, plus il devait avoir en horreur l'ingratitude des enfants, comme vous le faites vous-mêmes dans les relations terrestres. Et comme il voyait tout ensem-

ble chez les hommes, d'un côté un dévouement admirable des pères envers leurs enfants, de l'autre un éloignement non moins prononcé de leur part à l'égard de leur père céleste, il ne pouvait, tout en reconnaissant qu'ils avaient conservé une chose bonne, que les déclarer mauvais et pervers, comme ne possédant plus cette vertu capitale qui rattache la créature au créateur.

. Cette observation répond à la difficulté que nous propositions en commençant ce discours, et nous apprend en quoi consiste proprement la perversité générale et absolue de la nature humaine. Cette perversité, qui n'est pas moins incontestable aux yeux d'une saine philosophie qu'à ceux de la foi, ne consiste pas dans l'absence complète de tout ce qu'il y a d'aimable, d'utile, de beau et de bon : elle consiste à proprement parler dans l'oubli de Dieu, et pour appeler les choses par leur vrai nom, dans l'athéisme. Oui, l'athéisme, non pas théorique mais pratique, voilà le vrai fond de cette immense plaie morale qui afflige l'humanité. Ce vice capital de la nature humaine n'empêche pas de sa part bien des manifestations belles et bonnes, soit que cette beauté morale éclate grande et sublime par des traits d'héroïsme, soit qu'elle brille plus douce mais non moins aimable en des effusions de sensibilité et de sympathie. Comme il y a encore des beautés de forme et de couleur dans notre monde déchu, il peut

y avoir aussi certaines beautés morales indépendantes de Dieu et de son service. Il y a de la beauté dans l'éclat d'une rose, et il y a une beauté d'un ordre plus relevé dans les teintes délicates que font éclore sur le visage la modestie et la pudeur ; mais il se peut qu'il n'y ait pas davantage la pensée et l'amour de Dieu chez l'être humain que dans l'objet inanimé. Il peut exister et il existe en effet bien des manifestations admirables de la nature humaine telle qu'elle est aujourd'hui ; et pourtant cela n'empêche pas que cette nature ne soit foncièrement mauvaise et impie, par cela seul qu'elle est éloignée de Dieu. Nous avons parlé de ce qu'il y a d'excellent dans l'amour des parents pour leurs enfants ; mais combien d'autres traits non moins beaux, non moins touchants, pris dans le caractère de l'homme naturel, ne pourrions-nous pas ajouter à celui-là ! l'amitié, la piété filiale, l'amour de la patrie, l'amour de la vérité, la fidélité à la parole donnée, la droiture de conscience, la générosité, le désintéressement, la compassion, cette sympathie naturelle à tant de cœurs qui fait qu'on se met à la place de ceux qui souffrent, qu'on pleure avec ceux qui pleurent et qu'on se dévoue pour les soulager : toutes ces choses se trouvent dans la nature humaine, et toutes ces choses sont bonnes, belles, excellentes et dignes d'admiration. Ce n'est pas seulement à des époques éloignées de nous qu'il s'est trouvé des Damon et

des Pythias martyrs de l'amitié, s'offrant à l'envi à mourir l'un pour l'autre ; et des Régulus esclaves de leur parole, se livrant volontairement à l'exil et à la mort pour ne pas manquer à la foi jurée ; et des Caton et des Aristide, pour qui la conscience était un maître plus inflexible et mieux obéi que tous les souverains et toutes les lois de la terre. Il y a eu de tels hommes dans tous les temps, il y en a encore de nos jours ; et il ne faudrait pas chercher bien loin de nous pour trouver des exemples d'un dévouement d'autant plus touchant et plus admirable, qu'il est plus obscur et plus ignoré des hommes. Mais dans tout cela, je vous le demande, quelle est la place qui est réservée à Dieu, au créateur, au maître souverain, au père céleste ? quelle est la place réelle que Dieu occupe dans la vie morale de l'humanité ? Hélas ! cette place qu'on réserve à Dieu, c'est, je ne dirai pas la dernière, car c'est moins encore que cela : c'est une pure et simple négation. Dieu ne tient absolument aucune place dans la vie morale, dans la vie réelle, dans la vie pratique de l'humanité — je parle, bien entendu, des hommes inconvertis, de ceux dont le cœur n'a pas été encore touché par la grâce divine et renouvelé par le Saint-Esprit. L'athéisme pratique, voilà la vraie condition de l'humanité, tant des bons que des méchants, tant des vertueux que des vicieux, tant des purs que des impurs, tant des hommes droits que des fourbes et

des traîtres. Les hommes pensent à Dieu, je ne dirai pas moins qu'aux objets de leurs affections morales, mais ils pensent à lui moins qu'à leur travail de chaque jour, moins qu'à leurs plaisirs les plus frivoles, moins qu'à un évènement politique, moins qu'à un incident de famille, moins qu'à la nouvelle du jour, moins que l'ouvrier à son outil et le négociant à son grand livre, moins qu'à quoi que ce soit qui tient une place quelconque dans leur vie. Pour eux, ce Dieu duquel ils tiennent tout, en qui seul ils ont « la vie, le mouvement et l'être, » ce Dieu sans la providence duquel ils rentreraient à l'instant dans le néant d'où il les fit sortir, Dieu est comme supprimé : ils le laissent de côté, ils ne se soucient pas de lui, ils vivent enfin sans lui. Et vous pourriez, mes frères, ne pas voir dans un tel fait un renversement épouvantable de l'ordre normal, une perversité profonde et effrayante, un mal immense, un crime qui appelle la colère et le châtement divins ! Ah ! si sur la terre l'enfant qui oublie l'existence de son père ou de sa mère est digne d'un châtement temporel, comment ne serait-il pas digne d'un châtement éternel, celui qui a oublié le père qui est dans les cieux, et qui le compte pour rien dans sa vie ! apprenons à nous faire une juste idée des choses, et apprécions comme elle le mérite une si épouvantable perversité.

Remarquez bien que pour arriver à cette convic-

tion de la perversité universelle et absolue de l'humanité, nous avons pris la nature humaine par son plus beau côté, et que notre démonstration conserverait toute sa force quand bien même l'homme vertueux le serait constamment, sur tous les points, et que tous les hommes sans exception seraient vertueux. Mais vous le savez trop, une telle supposition serait une pure chimère. En réalité, dans la vie humaine le mal l'emporte sur le bien, même à ne considérer que la moralité extérieure des actions. En réalité la plupart des vertus que nous avons signalées ne sont que des cas isolés, pour ne pas dire exceptionnels. En réalité, les hommes les plus excellents ne sont jamais également vertueux sur tous les points, et il y a toujours chez eux quelque infirmité morale connue ou cachée. En réalité, il y a dans le cœur et dans la vie des hommes plus d'égoïsme que de charité, plus d'envie que de générosité, plus de duplicité que de droiture, plus de souillure que de pureté, plus de vices que de vertus, plus de mal que de bien. C'est pourquoi, soit que nous considérions les vices de l'humanité, soit que nous considérions ses vertus elles-mêmes, nous sommes également conduits à cette conclusion, qui est celle de Jésus-Christ, et de saint Paul, et de saint Jean, et de la bible entière : les hommes *sont mauvais*. « Le monde est plongé dans le mal. Il n'y a point de juste, non pas même un seul. Il n'y a personne qui ait de

l'intelligence, il n'y a personne qui cherche Dieu. Ils se sont tous égarés, ils se sont tous pervertis : il n'y en a aucun qui fasse le bien, non pas même un seul ! »

Oui le mal est immense, et pour y porter remède il n'a fallu rien de moins que le sacrifice du fils de Dieu. Un père se sacrifie pour des enfants même ingrats ; et Dieu le père céleste s'est sacrifié pour les pécheurs. S'il est au monde un moyen de remédier à l'affreux désordre que nous avons signalé, c'est le sacrifice qui a été offert sur la croix. La croix, voilà sans doute la porte par laquelle ce père céleste, banni par des enfants ingrats, pourra rentrer dans leur cœur et dans leur vie. Du moins en présence d'un tel sacrifice le cœur de l'homme sera-t-il touché et régénéré ? du moins au pied de la croix se souviendra-t-il de ce Dieu qui l'a aimé jusqu'à la mort, et consentira-t-il à lui donner une place dans sa vie ? Hélas ! l'expérience prouve qu'il n'en est pas ainsi, et que la croix elle-même ne suffit pas si elle n'est pas accompagnée d'une influence directe et toute-puissante sur le cœur de l'homme. C'est ici le comble de l'ingratitude, de l'indifférence et de l'impiété des hommes, que même en présence de la preuve d'amour la plus éclatante, la plus merveilleuse qui se puisse imaginer, ils conservent à l'égard de Dieu leur indifférence et continuent de vivre sans penser à lui. Oui, c'est en vain que ce Dieu, non con-



tent de leur avoir donné la vie et tous les biens qui l'accompagnent, leur donne son fils unique et bien-aimé; c'est en vain qu'il livre le saint et le juste au supplice de la croix pour les arracher à la condamnation : tout cela ne suffit pas encore, la croix même de Jésus-Christ est impuissante pour les émouvoir, et ce sacrifice qui confond d'admiration les anges du ciel, cet abîme d'amour dans lequel ils s'efforcent en vain de regarder jusqu'au fond, tout cela n'occupe même pas une petite place dans le cœur et dans la vie des hommes. Que faudra-t-il donc, grand Dieu! pour triompher d'une telle indifférence? Nous l'avons dit, mes frères, il faut qu'une force divine agisse directement sur le cœur de l'homme; il faut que Dieu lui-même, non plus seulement par des témoignages extérieurs de son amour, mais par une influence intérieure et toute-puissante, touche ce cœur insensible qui a désappris de battre pour lui, ramène à lui cette pensée égarée qui a oublié son existence. Eh bien : puisque le salut des hommes est à ce prix, la bonté paternelle de Dieu, son amour, sa condescendance, son désir de les sauver iront jusque-là. Il leur donnera grâce sur grâce, il complètera le don de son fils par le don de son Saint-Esprit. « Si vous, qui êtes mauvais, savez bien donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre père céleste donnera-t-il son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent! » Le Saint-Esprit, c'est-à-dire Dieu lui-même agissant direc-

tement sur le cœur de l'homme pour le toucher et le régénérer, voilà ce qui met le comble à l'œuvre de la grâce de Dieu; après le don du Saint-Esprit il n'y a plus rien, il n'existe plus aucune ressource pour le salut; et si le pécheur, après avoir résisté à l'œuvre de Christ, résiste à l'œuvre du Saint-Esprit, il ne lui reste plus qu'à périr. C'est là sans doute une des applications tout au moins de cette parole effrayante et mystérieuse du sauveur : « si quelqu'un a péché contre le fils de l'homme, il pourra lui être pardonné; mais s'il a péché contre le Saint-Esprit, » s'il résiste aveuglément et obstinément à cette action sainte que Dieu veut exercer sur son cœur, « il ne lui sera jamais pardonné, ni dans ce siècle, ni dans celui qui est à venir. » Et en effet il implique contradiction qu'un homme puisse être sauvé quand il persiste à rejeter le salut, quand il repousse volontairement et obstinément non-seulement la grâce extérieure, mais la grâce intérieure de Dieu; non-seulement l'œuvre de Christ, mais l'œuvre du Saint-Esprit.

Mes frères, ne résistez pas au Saint-Esprit. Quoique vous ne puissiez pas voir cet Esprit des yeux de la chair, ni l'entendre de vos oreilles, il est près de vous, n'en doutez pas; il vous parle tous les jours et dans ce moment même; il vous presse de donner enfin une place à Dieu, et la première place dans votre cœur et dans votre vie; il vous dit qu'il serait à la fois coupable et insensé de continuer à vivre

comme vous l'avez fait peut-être jusqu'à présent, sans que le Dieu du ciel et de la terre exerce aucune influence réelle sur vos affections et sur vos pensées. Ecoutez cette voix divine, cédez à cette influence qui vient d'en haut, cherchez Dieu sincèrement, « offrez-lui vos corps » et vos âmes « en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu, ce qui est, » vous dit l'apôtre, « votre service *raisonnable*. » Vivre pour Dieu, tel est en effet le seul parti raisonnable pour des créatures immortelles qui ont tout reçu de Dieu dans le passé, et qui attendent tout de lui dans l'avenir.

Et vous, chers frères, pour qui les choses de la foi ont déjà commencé à devenir des réalités; vous qui n'êtes déjà plus étrangers à la vie divine, mais chez qui cette vie est faible encore, et qui êtes obligés de confesser avec humiliation que si Dieu n'est pas entièrement exclu de votre vie, toutefois il n'y tient pas habituellement cette première place qu'il devrait toujours occuper, c'est encore au Saint-Esprit qu'il vous faut recourir pour remédier à ce défaut de votre vie religieuse. C'est à lui qu'il appartient de rapprocher Dieu de vous, de le rendre à chaque instant présent dans votre cœur, de faire qu'il préside sans cesse à vos actions, à vos paroles, à vos affections, à vos pensées, et que votre vie morale tout entière émane de Dieu et retourne à Dieu. Cet Esprit saint qui peut seul accomplir en vous cette merveilleuse transformation n'est pas éloigné de vous,

il est à votre portée, il dépend de vous de l'obtenir, il ne faut pour le posséder qu'une parole de prière, qu'un cri de la foi. « Si vous, qui êtes mauvais, » qui avez subi une déchéance morale, « savez bien donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre père céleste, » lui qui est la bonté même et la perfection absolue, « donnera-t-il son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent ! » Demandez donc avec ardeur le Saint-Esprit, cherchez-le de jour en jour comme le plus précieux des trésors, vivez de plus en plus sous sa puissante et sainte influence, et en vous rapprochant toujours davantage de Dieu dans cette vie mortelle, préparez-vous pour cette vie éternelle où Dieu sera « tout en tous ! » Amen.

Novembre 1852.

---